**Roses d'Afrique, roses du monde**

« Dans les années 1960, l’essentiel de la production de roses coupées était localisé au Nord, notamment en Hollande, ou les régions au climat méditerranéen …depuis les années 1970, un **vaste mouvement de relocalisation**a été impulsé…À leur tour, les floriculteurs hollandais ont délocalisé une partie de leurs unités de production dans les hautes terres tropicales : **Équateur, Kenya, Éthiopie principalement**.(…)

L’attractivité africaine s’explique par un certain nombre de facteurs. En s’installant, les entrepreneurs transforment des caractéristiques de ces hautes terres tropicales en aménités voire en **avantages comparatifs** par rapport aux conditions de production européennes: les hautes terres équatoriales offrent, gratuitement, la qualité de la luminosité (56 Klux), la régularité de l’insolation et l’alternance journalière de températures (entre 12° et 19° la nuit et 25° et 30° le jour) requises pour une photosynthèse idéale des rosiers et donc pour la production de masse de roses droites, colorées et aux boutons larges, correspondant aux attentes du marché.  **Les caractéristiques de la tropicalité altitudinale ont donc été converties en aménités productives par des entrepreneurs en quête de sites alternatifs.(…)**

 En outre, les sites choisis ont privilégié les lieux qui offraient la **disponibilité d’eau nécessaire à l’irrigation**. Les premiers sites kenyans ont été autour du lac de Naïvasha . Désormais, les entrepreneurs ont diversifié les localisations en quittant les berges des lacs pour conquérir d’autres localisations, plus hautes. Cependant, la contrainte de la disponibilité en eau demeure et il est difficile de s’en affranchir.

À cette tropicalité, il faut ajouter de relativement **bons équipements et infrastructures de transport, notamment aéroportuaires**, pour relier directement et rapidement les bassins de production équatoriaux aux marchés. L’aéroport de Nairobi, le Jomo Kenyatta International Airport, et celui de Bole à Addis sont parmi les plus performants d’Afrique et disposent d’une importante zone fret, orientée notamment vers le transport de produits périssables.

Enfin, la disponibilité de terrains agricoles laissés vacants par la transition postcoloniale au Kenya ou ouverts par le « développementalisme thermidorien » éthiopien, et surtout la **présence d’une main d’œuvre nombreuse, peu chère, peu revendicative et relativement bien formée** ont été des facteurs essentiels de cette attractivité.

 Les premiers **investisseurs**dans ce secteur furent des **Hollandais** comme Zwager, propriétaire d’Oserian, la plus grande ferme rosicole du Kenya, et initiateur de la première ferme de roses au début des années 1980. Ils ont été rapidement rejoints par des Kenyans blancs descendants des colons, voire des Sud-Africains et des Zimbabwéens, mais aussi par des **hommes politiques kenyans** tels l’ancien président Moi (Sian Roses, 100 hectares) ou l’ancien ministre Nyachahe (Simbi farm) ou la famille de l’ancien médecin personnel de Jomo Kenyatta (Magana flowers). Enfin, troisième groupe, **des sociétés transnationales**, souvent mais pas exclusivement indiennes parfois des filiales de firmes géantes comme Unilever, participent au dynamisme du secteur. (…)

Les serres créent des emplois directs (environ 90 000 pour le Kenya, 80 000 pour l’Éthiopie), des emplois indirects (500 000 au Kenya, 180 000 en Éthiopie) et procurent aux pays de précieuses recettes d’exportation (respectivement 600 et 200 millions de dollars) qui participent à la transformation structurelle de l’économie en diversifiant les sources de revenus. (…)

 La différence entre ces deux États est intéressante en ce qu’elle étaye la vision du développement comme la maturation progressive d’une innovation économique. L’industrie rosicole éthiopienne est plus récente (1997) que l’industrie kenyane (1980), moins rentable (200 millions de dollars pour 280 000 emplois directs et indirects contre 600 millions de dollars pour 590 000 emplois directs et indirects), moins étoffés (80 entreprises contre 180 entreprises). Plus précoce, l’**industrie kenyane a construit un**[***cluster***](http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/cluster)**rosicole** alors que la production éthiopienne est dominée par de grands groupes qui cherchent une main d’œuvre docile à moindre coût.

 Au-delà de ces impacts macroéconomiques et nationaux, localement, les serres ont également induit une série de transformations spectaculaires. En effet, **l’afflux de main d’œuvre attirée par les salaires distribués** (70 euros pour les ouvriers) a provoqué l’explosion de la construction de logements, de l’activité commerciale, de l’offre de services publics comme privés, des transports, etc. Nouveaux marchés, nouvelles boutiques, éclosions incessantes d’écoles, de dispensaires, de maternité, de postes de police, d’églises, etc. contribuent à créer autour des serres des agglomérations parmi les plus dynamiques des pays. **Naivasha a vu sa population multiplier par 4 en 20 ans**. Évidemment, cela pose des contradictions graves en termes d’équipements, de santé, de sécurité mais, progressivement, des partenariats entreprises-État, des projets de développement impliquant des bailleurs internationaux, des ONG comblent les lacunes. (…)

Enfin, si au début les conditions de travail dans les serres étaient déplorables et si les entrepreneurs n’hésitaient pas à rejeter leurs effluents dans la nature indifférents à la pollution, **sous la pression de la société civile**, des ONG, des associations de consommateurs, des organismes de certification, sous la menace médiatique, **les pratiques ont évolué vers plus de responsabilité**, plus d’éthique et plus d’écologie.

Rapidement après l’implantation des premières fermes, la question de l’impact de la floriculture sur l’environnement a pris l’eau comme indicateur de la nocivité de l’activité. Des débats passionnés ont pointé du doigt la responsabilité supposée des fermes dans la baisse du niveau du lac et dans la dégradation de la qualité de ses eaux. les rosiculteurs procèdent désormais à la **récupération et au recyclage de l’eau d’irrigation non consommée par les fleurs**.

Si les pays africains ont réussi à accroître de manière spectaculaire leurs parts de marchés globales, la résilience de l’hégémonie européenne dans le domaine de la création variétale prouve que la chaine de valeur de la rose n’échappe pas à la règle de la [DI](http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/division-internationale-du-travail-dit)PP qui veut que si les activités de production et certaines opérations de valorisation peuvent être délocalisées, les activités d’innovation, à haute valeur ajoutée, demeurent concentrées dans les pays développées, surtout quand il s’agit d’innovations régies par les droits internationaux de la propriété intellectuelle.**»**

**Léa Benoît, Bernard Calas, Sylvain Racaud, Olivier Ballesta et Lucie Drevet-Demettre,**

 **«**[**Roses d'Afrique, roses du monde »**](http://geoconfluences.ens-lyon.fr/informations-scientifiques/dossiers-regionaux/afrique-dynamiques-regionales/corpus-documentaire/roses-afrique-mondialisation)   ***Géoconfluences*, septembre 2017.**

« développementalisme thermidorien » = *Le développement éthiopien repose sur une marche forcée vers la modernité libérale appuyée sur une rhétorique démocratique masquant un autoritarisme politique renouvelé.*

Un *cluster*est une concentration d'activités regroupées autour d'un secteur ou d'une filière. On parle aussi de **grappe d'entreprises**. Ce type de regroupement peut aboutir à un [système productif local (SPL)](http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/systemes-productifs-locaux-spl) ; on le retrouve par exemple en France dans la politique des [pôles de compétitivité](http://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/pole-de-competitivite). Cependant, tous les pôles de compétitivité ne sont pas des *clusters*car ils peuvent regrouper des entités parfois fortes éloignées spatialement entre elles.